

des obus, avait elle-même besoin de vivres. De là, notre double mission de surveillants et d'approvisionneurs. De là, des reconnaissances quotidiennes, pour chercher l'ennemi, et des explorations fréquentes dans les riches haciendas de la plaine de Puebla, pour chercher des vivres. L'administration avait fini par se procurer de grandes voitures mexicaines, des arabas, destinées à rapporter les grains et les fourrages; et nous passions nos journées à escorter ces véhicules.

Le 22 avril, à l'aube, les trois escadrons, deux bataillons de zouaves et une section d'artillerie de montagne filaient, sous les ordres du général de Mirandol, vers une hacienda nommée Chahuhac, située à cinq lieues de Cholula et bondée, disait-on, de blé et de maïs. On ne nous avait pas trompés. Les greniers de l'hacienda contenaient de quoi nourrir toute l'armée pendant un mois. On se mit à ensacher tout ce grain. Mais la besogne allait lentement, parce que très peu d'hommes pouvaient travailler à la fois dans les greniers, et le général, qui ne se maintenait à cheval qu'à force d'énergie, eut peur d'être cloué par la maladie et de ne pas pouvoir revenir à son campement le lendemain. Il préféra rentrer vers minuit, ne ramenant qu'un demi-convoi. Le commandant en chef se montra mécontent et prescrivit de recommencer l'expédition, le lendemain, avec l'artillerie et la cavalerie, mais en nous retirant un des deux bataillons de zouaves. Le général de Mirandol étant à plat de lit, je pris le commandement, et je partis, le 24 dans l'après-midi, conduisant, outre mes trois escadrons, le bataillon de zouaves du commandant de Briche et la section d'artillerie servie par des marins.

Les libéraux occupaient l'hacienda et avaient commencé à détruire les approvisionnements. Mon lieutenant-colonel Margueritte, qui me précédait, avec les escadrons, les en délogea; mais ils partirent, en nous

donnant rendez-vous pour le lendemain. Aussi, au lieu de laisser dormir les hommes, je les tins sur pied toute la nuit, occupés à ensacher le blé et le maïs et à charger les soixante voitures que j'avais amenées, et qui étaient traînées chacune par un attelage de dix mules. Toutes ces bêtes, dételées, avaient été entassées dans le corral, espèce d'enclos entouré de murs.

A la pointe du jour, l'ennemi, fidèle à sa promesse, signala sa présence en ouvrant un feu d'artillerie sur l'hacienda. Son premier boulet donna en plein dans le corral, et voilà mes six cents mules sautant les unes sur les autres, comme des grenouilles dans un panier à salade. Les libéraux avaient mis en batterie quatre pièces de canons américains rayés, à longue portée, dans une position bien choisie, dans l'angle formé par un ravin, une barranca et un ruisseau encaissé; trop loin pour que je pusse leur répondre avec mes deux petites pièces de montagne. Leurs officiers d'artillerie, heureusement, ne sortaient pas de l'École polytechnique, et, à part le premier boulet qui frappa, par hasard, dans le corral, les autres projectiles passèrent au-dessus de nos têtes. Je n'eus que quatre hommes blessés par des éclats de pierres.

Mon premier cri avait été : « Du calme; ne vous pressez pas, nous avons le temps », parce que je savais que dans des circonstances semblables, si l'on a le malheur de se hâter et d'abandonner les hommes à leurs nerfs, on arrive fatalement à la confusion, c'est-à-dire à l'impuissance. Je faisais donc charger les voitures l'une après l'autre. Je forçais les hommes à compter les sacs, comme s'ils avaient été dans une manutention. Quand une voiture était pleine, on allait chercher dix mules, on l'attelait et elle filait, sous la conduite d'une dizaine de cavaliers, jusqu'à un endroit situé hors de portée de l'ennemi et fixé pour le rassemblement du convoi.

Lorsque mes soixante voitures furent alignées l'une derrière l'autre, précédées et flanquées de cavaliers et chargées à déborder, il était deux heures de l'après-midi, et il restait encore dans l'hacienda autant de grains que nous en avons pris. Je donnai le signal du départ, couvrant le convoi avec les zouaves et les artilleurs. L'ennemi n'osa pas faire un pas en avant pour nous inquiéter.

En rentrant à Cholula, je trouvai les camarades avec des visages longs d'une aune, et je compris tout de suite qu'il y avait de mauvaises nouvelles.

En effet, dans la guerre des cadres nous venions d'éprouver un échec et de subir des pertes sensibles, devant le couvent de Santa-Inèz. Depuis que le général Douay avait pris la direction des combats contre les flots des maisons de Puebla, on avait pu déboucher de San-Marcos et conquérir plusieurs cadres. Mais les Mexicains avaient accumulé tous leurs moyens de défense dans un nouveau couvent, celui de Santa-Inèz. Son église était précédée de deux cours, flanquées à droite et à gauche par les ailes du couvent, et séparées par un large fossé avec parapet de terre. Derrière le fossé, s'élevait une grille de fer, scellée de chaque côté dans les murs et inclinée en avant, à quarante-cinq degrés. De sorte qu'après avoir franchi le fossé, on se trouvait en face d'une ligne de baïonnettes immobiles. Et, comme si cela ne suffisait pas, derrière la grille se trouvait une redoute à trois étages de feux, et devant le parapet des abatis d'arbres et des filets de grosse corde fixés à de solides piquets enfoncés en terre. C'était ingénieux et à peu près inabordable.

L'attaque fut confiée à quatre compagnies de zouaves, soutenues par un bataillon; mais, préalablement, le génie et l'artillerie durent la préparer. Le génie disposa deux fourneaux de mine auxquels on mit le feu, dans la soirée du 24. L'un fusa sans produire d'effet. L'autre,

au lieu de renverser les murs du couvent, démolit simplement l'angle d'une maison d'où les Mexicains pouvaient tirer sur l'agresseur, au moment où il franchirait la rue.

A six heures du matin, le 25, l'artillerie ouvre son feu et abat les murs de clôture, mais sans réussir à endommager les défenses intérieures. Seuls, quelques barreaux de la grille sont tordus et faussés. A neuf heures, l'artillerie, ayant tiré son dernier coup, se tait. Les clairons sonnent la charge, et les zouaves se précipitent sur le couvent éventré. Ils enlèvent les premiers obstacles, arrachent les filets de corde, franchissent le parapet, descendent dans le fossé. Là, ils essayent d'ébranler la grille, qui résiste à tous leurs efforts, pendant que des trois étages du bâtiment situé derrière on les fusille. Ils cherchent alors à pénétrer, soit par la droite, soit par la gauche de cette grille maudite, et débouchent dans des pièces du rez-de-chaussée dont toutes les issues ont été barricadées, et où ils reçoivent une grêle de balles lancées par des ennemis invisibles. Il faut battre en retraite, emportant les blessés et laissant de nombreux morts qui attestent le courage des survivants, laissant aussi dans le cœur des assiégés une admiration dont leur chef, le général Ortéga, envoya le témoignage au président Juárez.

Par une ironie singulière du sort, au moment où les clairons qui avaient sonné la charge sonnaient la retraite, le général Forey recevait une lettre de l'Empereur, l'informant qu'il savait de source certaine, par le ministre des États-Unis, que nous ne rencontrerions de défense sérieuse ni à Puebla ni à Mexico! La désillusion dut être grande à Paris, lorsque, en réponse à cette lettre, arrivèrent les rapports du général en chef qui montraient que la défense était au moins aussi énergique que l'attaque. Et nous aurions bien voulu

savoir quelles impressions allaient produire ces rapports, en haut lieu.

Nous nous disions : A Paris, ils ne vont rien comprendre à ce que nous faisons ici. Jamais ils ne s'expliqueront que nous ne puissions pas venir à bout de ces Mexicains, et les camarades doivent être en train de nous prendre pour des mazettes.

Et cependant on faisait ce qu'on pouvait, on ne se ménageait pas ; mais outre nos lenteurs passées qui avaient permis à Juarez de se pourvoir, nous connaissions, vaguement au moins, d'autres causes morales de cette extraordinaire ténacité. D'abord, de tout temps, Puebla a passé pour la capitale réactionnaire et cléricale du Mexique ; on l'appelait « Puebla de los Angelos », et jusque-là elle n'avait pas volé son nom. Il s'ensuivait que le gouvernement libéral avait un double intérêt à prolonger la résistance : il montrait que le parti dissident était contraint de lutter avec lui contre l'envahisseur, et puis il ruinait de fond en comble la citadelle de ses adversaires politiques, pour la punir d'une longue opposition.

Ensuite, de tous les coins du monde les aventuriers s'étaient envolés vers Puebla, attirés, les uns par l'amour maladif des crises, les autres par la cupidité, par la chance de faire un coup, au milieu d'une ville bouleversée ; d'autres, enfin, par leur haine contre l'Empire ou contre la France. Tous ces étrangers se tenaient scrupuleusement éloignés des endroits où l'on échangeait les coups de fusil. Mais ils surexcitaient, par leur présence et leurs discours, chez les officiers mexicains, la volonté de ne se rendre qu'à la dernière extrémité. Enfin, il n'était pas jusqu'à nos discordes politiques qui ne vinssent allonger le siège. J'ai déjà parlé de l'opposition faite par les fameux Cinq de la Chambre des députés à l'expédition du Mexique. Le discours que prononça Jules Favre à cette occasion,

traduit en toutes les langues, avait été expédié par ballots à Puebla. Les assiégés nous en jetaient des exemplaires, et c'est un curieux exemple des complications humaines que cette bile, extravasée à la tribune du Corps législatif, venant, en quelque sorte, se transformer, de l'autre côté de la terre, en balles de plomb, qui frappaient peut-être les enfants de ceux qui avaient élu Jules Favre.

Pour me servir d'une expression courante, on n'en menait pas large, au quartier général, sur le Cerro San Juan, d'où sortait si peu le général Forey. Le ministre de France et le commandant en chef s'attribuaient mutuellement la responsabilité de ce qui arrivait : « Qu'est-ce que vous faisiez donc depuis que vous étiez ici, disait le général, pour ne pas savoir que les Mexicains se défendraient comme les Espagnols de Saragosse ?

— C'est votre faute à vous autres, militaires, répondait le diplomate, qui ne rêvez que plaies et bosses, que croix et grades. Il fallait laisser Puebla et marcher sur la capitale, où nous aurions résolu la question mexicaine. »

Le général Forey, complètement déconcerté, multipliait les conseils de guerre, espérant y trouver les lumières qui lui manquaient, et n'aboutissant qu'à susciter entre ses principaux officiers de nouvelles récriminations.

Règle générale : Quand dans une armée vous voyez convoquer un conseil de guerre, vous pouvez être assuré qu'il y a quelque chose de cassé. Lorsque tout marche bien, le général en chef confisque toujours pour lui tout seul la gloire des opérations ; mais quand les événements prennent une mauvaise tournure, oh ! alors, il se hâte de partager les responsabilités avec le plus grand nombre de gens possible. Cependant, ces conseils de guerre ne furent point néfastes, car ils établirent les deux points essentiels et nécessaires, à

savoir, qu'on ne s'en irait pas avant que l'« arrogante Puebla » fût prise, que l'on continuerait avec prudence la guerre des cadres et avec vigueur les attaques contre les forts de Carmen et de Totimehuacan. Les assiégés se rendaient parfaitement compte du danger qui les menaçait de ce dernier côté, et, par des attaques de jour et de nuit exécutées avec des forces imposantes, ils tentèrent de bouleverser les travaux d'approche. Mais le général Bazaine faisait bonne garde, et toutes les sorties furent repoussées avec une telle vigueur que les défenseurs durent bientôt y renoncer.

Nous étions là depuis cinq semaines. Le 5 mai, date anniversaire de notre échec de l'année précédente en ce même endroit, approchait. Il était naturel que l'ennemi voulût célébrer cette journée par une entreprise quelconque. Les vivres commençaient à manquer dans la place, nous le savions. Nous attendions, par conséquent, pour le 5 mai, une sortie de la garnison, combinée avec une attaque de l'armée de secours de Comonfort, essayant de faire pénétrer dans Puebla un convoi de ravitaillement; et même le point probable de la lutte était tout indiqué. C'était la partie faible de notre cordon d'investissement; celle où étaient campés nos auxiliaires mexicains. Un simple caporal aurait découvert et pressenti la manœuvre. Pour la déjouer, on embusqua un bataillon de zouaves, soutenu par toute la brigade du général L'Hérillier, avec du canon, dans de bonnes positions à portée de nos auxiliaires.

En effet, le 4 mai, vers deux heures de l'après-midi, l'avant-garde de Comonfort nous fut signalée. Elle précédait à petite distance une colonne de six mille hommes. Elle allait s'engager dans une région ravinée, et déjà nous aurions pu chanter comme à l'Opéra: « Nous les tenons! Nous les tenons! » lorsque se produisit un épisode imprévu et regrettable. Il y avait au 1^{er} de chasseurs d'Afrique un chef d'escadrons

tout récemment nommé, le commandant de Foucauld, qui brûlait d'illustrer par une action d'éclat son quatrième galon. Dès qu'il vit apparaître les Mexicains, il n'y tint plus; sans ordre, à la tête de trois pelotons, 60 hommes seulement, il se jeta sur l'avant-garde, la chargea à fond, la mit en désordre et lui prit un drapeau. Il paya de sa vie ce coup de témérité folle qui nous ravissait une victoire, mais qui cependant priva Puebla des vivres impatiemment attendus; car la colonne de Comonfort, voyant sa marche éventée, se retira précipitamment. L'étendard du 1^{er} de chasseurs d'Afrique fut décoré en cette circonstance, et, en attendant la rentrée à la portion centrale des escadrons qui avaient conquis le drapeau mexicain, la croix de la Légion d'honneur fut suspendue au fanion du chef du détachement.

Pendant, la mission confiée au général Comonfort était trop importante pour qu'il l'abandonnât ainsi, après un premier insuccès. Les libéraux et nous-mêmes, nous croyions, faussement, du reste, que la chute de Puebla consacrerait à jamais l'écrasement du gouvernement national, et Comonfort, pressé par Juarez, voulait l'empêcher à tout prix. Le lendemain, 5 mai, il renouvela sa tentative infructueuse de la veille. Toute la matinée se passa en fausses démonstrations de sa part. Puis, à une heure de l'après-midi, il attaquait franchement les positions occupées par le général Marquez. Mais tout le monde, chez nous, était sous les armes. Deux batteries d'artillerie ouvraient le feu contre lui, et trois bataillons de zouaves, se jetant sur ses flancs, l'obligeaient encore à reculer. En même temps, les assiégés tentaient une diversion de l'autre côté de la place, en sortant avec de grandes masses contre les troupes qui assiégeaient le fort de Carmen. Ils étaient mis en déroute et laissaient derrière eux des morts, des blessés et deux pièces d'artillerie.

Carga

*mitade en
1908 sur
Blidah*

Le général Forey venait de recevoir au Cerro San-Juan les nouvelles de ces deux succès, lorsque le général Bazaine s'y rendit, pour lui proposer un nouvel acte de guerre. Comonfort était établi, avec environ dix mille fantassins, une vingtaine de pièces de canon et une assez nombreuse cavalerie, au village de San-Lorenzo, à dix kilomètres de nous, dans une position bien choisie, à cheval sur la rive de l'Atoyac, petite rivière très encaissée. Il s'y était retranché, couvert par des ouvrages de campagne, et s'y croyait en pleine sécurité. C'était de là qu'il s'agissait de le déloger. Le général Bazaine offrait de s'en charger, à condition que le commandant en chef voulût bien lui en fournir les moyens, et que le secret indispensable à la réussite de cette opération fût scrupuleusement gardé. Il eut toutes les peines du monde à vaincre les hésitations de son chef. Il y parvint cependant, après une longue discussion.

Le 7 mai, à deux heures de l'après-midi, je recevais à Cholula l'ordre d'aller me mettre avec mes trois escadrons, cantonnés dans cette ville, à la disposition du général Bazaine, pour une opération qui n'était pas indiquée, mais que des indiscretions calculées me firent croire dirigée contre la ville de Tlascala, où je devais aller chercher de nouveaux approvisionnements. A six heures du soir, j'arrivais au camp du général où se tenaient déjà, prêts à marcher, un bataillon du 3^e de zouaves, le bataillon de tirailleurs algériens, un bataillon du 51^e de ligne, un bataillon du 81^e, la batterie montée de la Garde et deux obusiers de montagne, servis par les canonnières marins. En tout, quatre bataillons d'infanterie, trois escadrons de cavalerie et huit pièces de canon. Les faisceaux étaient formés, les chevaux à côté de leurs pièces, et le général me fit dire que j'avais le temps de laisser reposer les hommes, car on ne partirait qu'à une heure du matin.

Je profitai de ces quelques heures de liberté pour aller voir à l'ambulance mon pauvre ami le commandant Capitan, qui y était entré depuis quelques jours, avec le bras fracassé par une balle. Il avait refusé de se laisser amputer, préférant mourir plutôt que de vivre mutilé. Et bientôt, en effet, il allait mourir. L'armée perdit en lui un soldat grand par le cœur et le savoir, et qui, de l'aveu de tous, était réservé au plus haut avenir.

A côté de lui, il y avait la place encore chaude qu'avait occupée un autre de mes amis, une autre noble victime : le caïd Osman, l'aide de camp du beau de Lamière, qui avait suivi son général dans la tombe. A l'attaque du couvent de San-Inez, il avait reçu une balle qui lui avait cassé le bras et avait pénétré dans la poitrine. On avait pu extraire la balle, mais les chirurgiens avaient déclaré au caïd que, s'il les empêchait de couper le bras, ils ne répondaient pas de sa vie.

— Tant pis, répondit-il, je veux m'en aller tout entier.

C'était un beau soldat et un brave garçon que ce Jeger, le Prussien fantaisiste qui faisait depuis si longtemps la guerre avec nous et qui, comme s'il eût voulu justifier son nom véritable, qui signifie chasseur, passait son temps, dans nos courses africaines, à tirer le lièvre et l'antilope sur les flancs de nos colonnes. Lorsqu'il fut mort, on trouva dans son portefeuille une lettre de sa famille qui lui pardonnait ses frasques de jeunesse et le rappelait dans sa patrie.

A une heure du matin, ~~notre~~ petite colonne partait dans le plus profond silence, derrière le général Bazaine, qui marchait avec les cavaliers d'extrême avant-garde. Sous ses ordres, l'excellent général baron Neigre commandait les quatre bataillons d'infanterie. Le général de Mirandol avait pris la direction de la cavalerie,

le 8 mai 63.